

face à la tradition en place, face aux groupes sociaux, culturels et littéraires, face aux divers codes langagiers.

Les instruments terminologiques que Maingueneau se doit d'introduire ici traduisent bien cette optique dynamique. Ainsi, dans la mesure où il s'investit et engage, littérairement et socialement, sa personne, se situant à l'intérieur d'une paratopie, l'écrivain effectue une *bio/graphie*. Il se meut sur un terrain — le *champ littéraire*, et c'est là qu'il prend position et qu'il positionne son écriture par rapport aux valeurs synchroniques ou diachroniques *légitimantes*, aux corpus de textes déjà constitués (genres), aux procédés et thèmes, aux supports matériels médiatiques. Par le truchement de la situation d'énonciation se met en place une *scénographie* qui traduit l'éthos de l'énonciateur et assure l'*embrayage paratopique* articulant le texte au «contexte».

Les termes, dont nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu, hélas, trop bref, sont exposés et exemplifiés en neuf chapitres, regroupés à leur tour en quatre ensembles: «*Oeuvre, écrivain et champ littéraire*» (1. La paratopie de l'écrivain; 2. La vie et l'oeuvre; 3. Genres et positionnements), «*Médium et oeuvre*» (4. Oral, écrit, imprimé; 5. Code langagier et interlangue), «*La scène d'énonciation*» (6. La scénographie; 7. L'éthos), «*L'énonciation dans l'énoncé*» (8. La duplicité énonciative; 9. L'embrayage paratopique).

Voulant avant tout illustrer les avantages de son approche, Dominique Maingueneau n'use pas de ton critique à l'encontre d'autres théories et méthodologies. Il n'en est pas moins vrai que son propos est aussi une polémique dirigée contre le structuralisme, un certain structuralisme, précisons-nous, tel que la France l'avait connu dans les années-1960: monadique, statique, enclin à prendre l'immanetisme pour un absolu. Depuis, la situation a bien sûr évolué, car une théorie du texte, si elle se veut complète, ne peut éluder indéfiniment le problème du contexte: il n'est que de voir les travaux de Gérard Genette pour se rendre compte des efforts déployés et des résultats probants. Toutefois, ce n'est que Maingueneau qui permet de rompre avec une optique jusque là statique et une terminologie essentiellement «spatiale» du structuralisme français. Une nouvelle voie s'ouvre: celle d'une acception incluant, par delà les termes «actionnels» et dynamiques de la terminologie de Maingueneau, la temporalité. En effet, il s'agit désormais d'envisager le texte non plus comme une entité statique, définitive, mais comme un processus où les valeurs sémantiques, esthétiques, sociales, etc. évoluent et se définissent également par rapport aux éléments d'un contexte, lui aussi soumis aux tensions et en mouvement (bio/graphique, littéraire, esthétique, social, historique). Maingueneau en vient ainsi à poser un problème analogue à celui que le structuralisme pragois, notamment Jan Mukařovský, a cherché à résoudre dans les années 1930. En perspective, une nouvelle diachronie du texte et du contexte n'est pas exclue, une nouvelle histoire littéraire n'est pas impensable. Le livre du «littéraire» Maingueneau mérite toute attention.

Petr Kyloušek

Catherine Fuchs — Pierre Le Goffic: *Les linguistiques contemporaines*, Hachette-Supérieur, 1992, 158 pp.

Tenter de présenter dans un seul ouvrage de deux centaines de pages l'état de la linguistique contemporaine, est une tâche difficile, voire impossible. C'est pourquoi l'objectif des deux auteurs est tout autre: ils s'efforcent de donner une série d'images, partielles et, ils l'avouent eux-mêmes, partiales, qui permettent à un lecteur, même à un non-spécialiste, de prendre la connaissance de la diversité des théories linguistiques, et de comprendre les problèmes et les enjeux de ces approches.

Le livre se compose d'une série d'exposés, assez brefs, portant soit sur des auteurs (Saussure, Tesnière, Mel'chuk, Culicoli, et autres), soit sur des courants (psychomécanique, pragmatique, grammaire générative-transformationnelle). Les exposés sont répartis en trois grandes parties — courants structuralistes, grammaires formelles, sémantiques et activité de langage — qui ne sont sans lien commun et ne constituent pas à strictement parler une chronologie. Néanmoins, leur ordre n'est pas aléatoire et il reflète, au moins partiellement, les modifications et l'état d'avancement de la problématique des études linguistiques. Chaque chapitre est suivi d'une courte bibliographie commentée contenant même les références de base qui facilitent à un lecteur non

initié d'acquérir les points de repères pour qu'il puisse s'orienter sans peine dans le riche terrain des théories linguistiques contemporaines.

Dans la première partie on soumet à l'analyse, parfois même critique, les grands courants structuralistes, partant de l'oeuvre et de la tradition saussurienne jusqu'au distributionnalisme et transformationnalisme de Harris et Gross. Les auteurs rappellent que toute la théorie de Saussure repose sur sa définition de l'objet *langue* dont l'étude suppose un double rejet: celui de l'histoire et celui de la réalité objective, entre autres sociale (p.21). Ce double rejet a, historiquement, été très productif en ce sens qu'il a ouvert la voie à toute une série d'études systématiques et formelles des langues. Outre les dépendances européennes (les travaux du cercle de Prague sur le plan phonologique et la syntaxe fonctionnelle de Martinet sur le plan de la grammaire — chap.2) ils constatent l'existence de postulats théoriques et de démarches similaires à ceux de Saussure chez les distributionnalistes américains (chap.5). Et ils constatent encore plus récemment un certain nombre de tentatives visant à intégrer la sémantique dans le champ d'étude de la linguistique (ce qui n'était pas présent comme tel chez Saussure) et reprenant pour ce faire la démarche proposée par Saussure pour la grammaire; p.ex. dans la grammaire générative, l'étude des signifiés est menée à l'aide de traits distinctifs, comme en phonologie, afin de décrire un système de signifiés interne à la langue, où les unités s'opposent entre elles. Cette extension de la démarche saussurienne qu'ils considèrent un peu «illégitime» a fait l'objet de contestations théoriques qui remet en cause le double rejet (voir p.21) et qui vise à substituer aux dualités saussuriennes dont il dérive, une autre problématique théorique qui se caractérise par le rejet de l'idée d'un code neutre (la langue) opposé à la liberté individuelle du locuteur (la parole).

Après avoir mentionné, d'une manière assez brève d'ailleurs, le fonctionnalisme de Martinet et la théorie de la syntaxe statique et la syntaxe dynamique de Tesnière dont la conception du plan de la pensée (abstraction faite de toute expression linguistique) est soumise à une discussion, les auteurs passent en revue la théorie guillaumienne ainsi que celle de Pottier, un des rares représentants du structuralisme linguistique en sémantique, pour aborder le distributionnalisme et le transformationnalisme, représenté par Harris et Gross.

On désigne sous le nom de distributionnalisme un courant linguistique apparu aux États-Unis vers 1930 au moment où en Europe se constitue la phonologie, liée à la diffusion de la pensée de Saussure. Les similitudes entre le distributionnalisme et les courants européens contemporains que rappellent Fuchs et Le Goffic les autorisent à les regrouper comme étant autant de variantes du structuralisme. S'il y a des différences, et il y en a, les auteurs les mettent en rapport avec des conditions de développement différentes (p.53). Alors qu'en Europe la linguistique nouvelle a pris la forme d'une réflexion théorique à partir de l'étude de langues bien connues, anciennes ou modernes, la linguistique américaine s'est constituée en se dégageant du modèle européen, moins par rapport au latin et au grec qu'aux langues amérindiennes encore inconnues ou peu décrites. C'est pourquoi le premier objectif du distributionnalisme et de transformationnalisme — la notion de ce dernier a été introduite par Harris dans le cadre même du distributionnalisme, pour permettre d'analyser la structure des textes entiers (discours) — tel que le voient Fuchs et Le Goffic est la description de langues très différentes du modèle indoeuropéen, sa réflexion visant essentiellement à se donner une méthode pour y parvenir; les préoccupations théoriques sont réduites au strict minimum indispensable au travail descriptif.

Bien que les auteurs voient bien les avantages de ces deux courants linguistiques, ils en voient aussi bien des inconvénients (p.ex. le problème de découper un texte français en morphèmes, les unités lexicales françaises étant beaucoup plus enchevêtrées que celles en swahili), ainsi que le fait que tout, dans le modèle transformationnel, repose sur l'assimilation du «sens» à «l'information objective», et sur le parti pris d'une «sémantique faible», qui ne vise pas à décrire le sens, mais qui s'appuie seulement sur la relation d'identité (ou de non identité) du sens de deux séquences.

La partie suivante est toute consacrée à la grammaire dite *générative* qui est un courant formel en linguistique théorique associé au nom du linguiste américain Noam Chomsky. Fuchs et Le Goffic voient la grammaire chomskienne à la fois générative et transformationnelle en constatant en même temps que ces deux particularités ne vont pas nécessairement ensemble; ils conçoivent,

comme Harris, un modèle transformationnel non génératif (p.71) et, à l'inverse, comme le font certains formalismes récents (chap.8), des grammaires génératives non transformationnelles.

On a coutume d'opposer le courant structuraliste (aussi bien européen à la suite de Saussure qu'américain avec les distributionnalistes) et celui de la grammaire générative. Fuchs et Le Goffic présentent les raisons d'une telle opposition. Ils signalent également que le modèle chomskien a connu de nombreuses versions successives, depuis ses débuts (vers la fin des années 50). Pour retracer cette évolution, ils divisent l'histoire de la grammaire générative en deux grandes périodes. La première (chap.6) va de 1957 (date du premier ouvrage de Chomsky) à la fin des années 70 (théorie dite des «traces») en passant par l'étape historiquement essentielle de la théorie dite «standard» (chap.6). La seconde (chap.7) concerne les développements récents du modèle chomskien que l'on peut regrouper autour de la théorie du «gouvernement et du liage».

Quant aux nouveaux modèles syntaxiques (chap.8) ils ont pris naissance dans la mouvance de la grammaire générative chomskienne qu'ils ont ensuite refusé de suivre dans ses récents développements. Fuchs et Le Goffic voient la cause de ce refus dans les efforts de ces syntaxes de rester opératoires et calculables (objectif dont la grammaire transformationnelle chomskienne s'est, de fait, éloignée), tout en s'accordant sur le principe d'une **syntaxe séparée de la sémantique** et en attribuant au **lexique** une place importante au sein de la composante syntaxique. (Fuchs et Le Goffic les considèrent comme pionniers d'un mouvement de réhabilitation du lexique qui s'est étendu à bon nombre de théories linguistiques, même à la théorie chomskienne).

Parmi la diversité des modèles les auteurs en ont retenu deux. Il s'agit de deux théories linguistiques, très représentatives, qui se présentent explicitement comme des alternatives à la grammaire chomskienne. Il s'agit de la «grammaire fonctionnelle lexicale» de Bresnan et de la «grammaire syntagmatique généralisée» de Gazdar. Fuchs et Le Goffic en présentent les grandes lignes en leur accordant le mérite de proposer un retour aux sources mêmes de la réflexion sur les grammaires formelles ainsi que de dénoncer la dérivation actuelle de l'entreprise chomskienne.

La dernière partie intitulée *Théories sémantiques de l'activité de langage* porte d'une part à la théorie «sens-texte» de Mel'chuk (dont les bases ont été posées dans les années 60 à Moscou en collaboration avec Zholkovskij et Apresjan) qui constitue une approche formelle originale de la langue fondée sur la sémantique et dont l'originalité réside dans le mode d'articulation de la sémantique sur la syntaxe et sur le lexique, ainsi que dans la conception dynamique de ce dernier, abordé comme un «ensemble de données structurales comparables aux structures des phrases» (p.110).

Ce chapitre porte de l'autre côté sur la **sémantique, logique et cognition**. Fuchs et Le Goffic évoquent ici des études récentes qui ont en commun de proposer une théorie sémantique globale, la sémantique étant un point non subordonné à la syntaxe. En écartant délibérément les nombreuses modélisations sémantiques procédant de formalismes a priori plaqués sur la langue, Fuchs et Le Goffic n'ont retenu, le domaine étant très vaste, que quelques travaux qu'ils jugent particulièrement illustratifs de recherches sémantiques menées à partir de préoccupations linguistiques en direction de la logique ou de la cognition (Martin, Groze, Fauconnier).

Par rapport aux nombreuses introductions à la linguistique qu'on trouve à présent, ce petit livre, qui ne se donne aucune prétention d'exhaustivité, a l'avantage d'être beaucoup plus tourné vers les recherches récentes que ne le sont d'habitude les ouvrages de cette taille. Cela permettra au lecteur de se faire une idée, assez précise, sur les travaux les plus récents (p.ex. dernier état de la théorie chomskienne, nouveaux modèles syntaxiques, sémantiques logiques et cognitives, études de pragmatique, etc.).

Ladislava Miličková